

LA CABANE DU FOND DU JARDIN

Elle trônait, bravache, au fond de notre jardin.

Certaine que son existence même ne pourrait jamais être remise en question, indispensable qu'elle était devenue, toujours apte à nous aider dans l'accomplissement de nos devoirs quotidiens, ou plus si affinité, tributaire qu'elle était de notre intimité macrobiotique.

Elle faisait la fière depuis qu'un rouleau avait eu l'idée de lui ravalier la façade, et maintenant, toute de vert revêtue, elle se camouflait dans la haie lui servant d'arrière plan.

Elle savait préserver notre intimité, tout en participant modestement à notre connaissance du monde.

Selon les semaines, un panorama de la presse, fourni par Bébel, nous accompagnait dans ces moments de solitude : Paris Match, Vues et Images du monde, Minute, le Canard Enchaîné, le Nouvel Observateur, le Chasseur Français, l'Express, V.S.D, sans oublier La Montagne.

Ma préférence allait de loin à la lecture approfondie du catalogue Manufrance, avant de disparaître pour son ultime usage.

Sa porte était le seuil du nouveau monde, emprunt tout à la fois de recueillement et d'explorations.

Son existence même était un soulagement et une richesse pour nous tous.

Lieu de tous les fantasmes et de nos ricanements, le soir, à la nuit tombée, notre cabane savait devenir le rituel de nos soirées, juste avant l'extinction de la lumière du petit abat jour à contre poids blanc et dentelé de la cuisine, mettant ainsi fin à la danse hypnotique des bombyx et des moustiques femelles.

Nous repoussions sans cesse le fatidique moment, celui de devoir partir seul dans le noir, surtout les jours de pluie d'orage.

Pour ce faire, toujours le même protocole : tirer le rideau bordeaux situé derrière la porte d'entrée, prendre la lampe Leclanché avec sa grosse pile à double lames accrochée à l'étagère, juste à côté du pulvérisateur rouge à Fly-tox, traverser la véranda, tourner à gauche dans l'obscurité sous les stridulations perçantes des criquets et des grillons, ouvrir le « clidou » du jardin et enfin apercevoir l'objet de notre bien obscur désir.

La porte grince, les ombres prennent vie, panique à bord, au plus vite accomplir ce pour quoi nous sommes venus, et surtout ne pas trébucher au retour.

Ce qui pourtant fut fait par une belle nuit d'orage en plein mois d'août.

L'un d'entre-nous eu à subir une bien triste aventure, celle-ci se soldant par un éclair vengeur mettant à mal le poirier jouxtant notre lieu d'aisance.

La dite personne, ma retenue naturelle (mon œil) m'empêchant de décliner son identité, revint précipitamment avec pertes et fracas, les « brages » (le pantalon) mal ajustées.

Le lendemain nous eûmes tout le loisir de contempler le résultat de cette funeste nuit, notre bel arbre fendu par le milieu, tristement accoudé à la dite cabane.

Mais malgré son infortune, il trouva la force de survivre encore quelques années.

Notre Pépé quand à lui, du haut de sa grande sagesse (j'enjolive peut-être un peu) et après avoir regagné la chambre, débobinait soigneusement sa ceinture de flanelle, optant pour une solution plus douce.

La nuit, sans bruit, évitant d'utiliser la poire à lumière située sous le Saint Jean Baptiste et le besoin venant, il s'asseyait au bord du lit, déployait sa chemise à larges pans, sortait son vase de nuit (et pas que), en tôle émaillé, de dessous sa table de chevet.

Ce faisant le métal chantait fort en raclant les clous du plancher, s'en suivait le soulagement, une vraie crécelle sonore et chatoyante.

Cette tâche accomplie, la chambrée retournait à son silence (mais non ce n'est pas vrai, la Mérone ne ronflait pas).

Notre petit monde ayant retrouvé sa paix, je m'endormais dans mon lit cage d'enfant situé à côté de la fenêtre, juste à portée de main de ma Mémé, heureux et serein, le sourire aux lèvres, étourdi par les fragrances « Aqua Velva » et « Saint Michel ».

Sur un air de boîte à musique mécanique « Reuge » :

« Il y a cent ans commun commune, comme un espoir mis en chantier

Ils se levèrent pour la Commune en écoutant chanter Potier

Il y a cent ans commun commune, comme une étoile au firmament

Ils faisaient vivre la Commune en écoutant chanter Clément...»

Paroles de Georges Coulonges

Musique de Jean Ferrat.